



Juliette Binoche, expressionniste de l'internement

# Camille Claudel 1915

Juliette Binoche aime les expériences extrêmes. Elle le prouve encore en incarnant dans ce film de Bruno Dumont, auprès de patients souffrant de troubles mentaux, l'artiste française internée dans un asile.

C'est l'hiver 1915. Recluse dans cet endroit austère du sud de la France, par la volonté de sa famille, celle qui fut pendant 15 ans la maîtresse d'Auguste Rodin et son inspiratrice attend la visite de son frère cadet, Paul Claudel, incarné par Jean-Luc Vincent. Issu du théâtre, le comédien apparaît pour la première fois au cinéma. Il interviendra dans une ultime scène, l'une des rares dialoguées du film présenté lors de la dernière Berlinale.

Pendant plus d'une heure et demi, Juliette Binoche, oscar de la meilleure actrice dans un second rôle en 1997 pour son rôle dans "Le patient anglais", d'Anthony Minghella, et consacrée notamment à Cannes en 2010 pour son interprétation dans "Copie conforme", d'Abbas Kiarostami, crève l'écran de la souffrance qu'elle incarne.

Elle exprime, sans presque prononcer de mots, la douleur de l'enfermement forcé de Camille Claudel, de l'abandon par ses proches et une vie réduite au "rien", à la "rienté", chère au réalisateur français.

"C'est la partie la plus obscure de sa vie, celle d'une recluse que l'on ne connaît qu'à travers son dossier médical et sa correspondance (sur lesquels est basé le film). Cela m'a beaucoup plu de développer toute la cinématographie autour de quelque chose de simple, trois jours dans cet asile et dans l'idée de l'attente

de son frère", a expliqué le réalisateur à l'AFP à Berlin.

Un parti-pris très différent du précédent "Camille Claudel", réalisé par Bruno Nuytten et sorti en 1988, avec Isabelle Adjani, qui était un récit de la vie tourmentée de l'artiste.

Aux côtés de Juliette Binoche : des femmes d'un établissement psychiatrique actuel de Saint-Rémy de Provence ainsi que les infirmières et le médecin en chef,

"C'est la partie la plus obscure de la vie de Claudel, celle d'une recluse, connue à travers son dossier médical et sa correspondance"

filmés "tels qu'ils sont" et "avec leur accord", dit le réalisateur.

Tous interprètent leur propre rôle, dans un décor reconstitué, montrant "la maladie mentale comme l'archaïsme qu'elle est, qui demeure, et devant lequel il n'y a rien à dire", ajoute Bruno Dumont.

Camille Claudel refuse leur quotidien, comme elle refuse de sculpter. En filigrane, son syndrome de persécution, sa paranoïa. Au premier plan, une femme dont tout l'être crie à l'injustice. Visage émacié et pâle, yeux rougis, corps

tendu, chevelure négligée, elle oscille, entre lutte et résignation, colère et compassion, rire et larmes, dans ce sanctuaire vivant.

"La vraie gageure, a expliqué Juliette Binoche à l'AFP, était d'exprimer la nudité dans tout : les émotions, le paysage, être rien, lâché dans la solitude au fond d'un asile pendant 30 ans, alors que c'est un être d'une très grande envergure avec une passion exceptionnelle de créer en elle, de montrer ce que la vie peut faire parfois aux êtres qui ont le plus à donner".

L'ascèse des lieux et la somptuosité d'une nature aride, toute en pierres et en arbres nouveaux, contribue à cette impression de dénuement, exprimée par l'actrice de manière "expressionniste", dit Dumont.

Juliette Binoche a passé trois semaines avec les patients de la résidence pour se préparer. Elle dit avoir eu "du mal à trouver sa place parfois dans le film, à être proche (des patients) mais pas trop".

Autre gageure, dit l'actrice, "c'est qu'on est tout en silence et qu'il y a deux ou trois moments extrêmement parlés, comme si toutes les paroles qu'elle n'avait pas réussi à dire sortaient d'un coup".

Camille Claudel passera encore 29 années à l'asile où elle mourra, à 79, ans le 19 octobre 1943.

Inhumée dans un caveau collectif, on ne retrouvera jamais son corps.